

Retour à Oneta

Après quelques années, il était enfin retourné dans ce charmant hameau d'Oneta, partie intégrante autrefois du réseau routier des vallées bergamasques que l'on remontait pour bientôt déboucher dans la Valteline et enfin franchir les Alpes.

Ses heures de gloire étaient depuis longtemps passées dans « le puits sans fond des âges », et les vieilles maisons n'offraient plus, pour la plupart, que des restaurations bâclées, où beaucoup de ces nombreuses arcades derrière lesquelles s'ouvraient les portes des entrepôts ou des écuries à disposition des muletiers sans cesse en voyage, étaient murées. C'est un peu comme si l'on avait refermé, et cela de manière définitive, la porte qui s'ouvre sur un passé fabuleux où le village vivait jour après jour, et il fit cela pendant des siècles, d'une vie intense et laborieuse.

Quand l'on avait créé la grande route qui court tout au fond de la Vallée, parallèle au Brembo, le fleuve drainant l'entier du Val Brembana, le commerce avait quitté l'endroit à jamais. Il l'avait fait aussi pour l'agglomération située en amont, Cornello deil Tasso qu'il venait de quitter, petite cité tout aussi antique sous laquelle il avait laissé sa voiture.

Le chemin entre les deux hameaux, que l'on parcourt en une petite demi-heure, était ce jour-là humide. C'est que juillet avait connu plus des deux tiers de ses journées en pluie, et que ce début d'août poursuivait cette immense période d'humidité et de précipitations tous azimuts. Si bien que l'on entendait où que l'on soit sur cet agréable sentier le grand bruit du Brembo charriant d'immenses eaux au fond de la vallée, ou souvent des rivières secondaires descendant de la côte pour aller grossir encore ce fleuve non pas en crue, mais quasiment plein, ce qui est très rare pour la saison.

Torrents secondaires descendant eux aussi avec bruit dans leurs gorges respectives. Toute cette eau, à vrai dire, était formidable, et, coulant dans le vert presque lumineux de la forêt, faisait mieux comprendre le travail d'érosion ou de sape de milliers voire de millions d'années qui avait partagé les roches les plus dures. Elle offrait un charme incomparable. Le chemin, pour l'essentiel, est pavé tel qu'il avait pu l'être il y a des siècles, fait pour les muletiers et leurs animaux de traits, empierré, ce qui évite, quelque temps il fasse, de patauger dans la boue qui inévitablement aurait recouvert cette sente. De cette aspect, il en restait encore de grand segments dans lesquels on se veillait de ne pas mettre les pieds dans les gouilles innombrables qui, elles aussi, prouvaient l'abondance des dernières pluies.

On avait rencontré la petite chapelle à mi-parcours, fermée comme il se doit, juste un œil au travers d'un grillage permettait-il quand même de se faire une idée de l'intérieur, qui n'offrait pas là des particularités exceptionnelles. Les bancs, l'autel, et bien entendu la riche iconographie vous rappelant qu'elles furent les étapes importantes de la passion du Christ. Tout cela naturellement

mis en scène par les artistes de l'époque qui, s'ils n'étaient pas serviles dans leurs créations, néanmoins ne déviaient pas de la ligne générale. On n'avait pas à réinventer l'histoire de la religion. Elle était là, un point c'est tout, aussi solide apparemment que le vaste monde qui nous entoure.

Il arriva bientôt à Oneta, pour faire les mêmes constatations qu'autrefois devant l'architecture de ce village, c'est-à-dire que celle-ci a subi de sérieuses atteintes à son authenticité et que ce n'est que depuis quelques décennies, il semble, que l'on a prêté une attention sérieuse à la richesse de ce site, sans toutefois pouvoir imposer à une population qui n'en a cure, des règles de restauration vraiment rigoureuses. Les propriétaires ainsi, mis à part quelques grandes lignes générales à respecter, feront vraiment ce qu'ils veulent. De telle manière que murer des portes vieilles de cinq cents ans n'est pas un crime. Mais si l'on veut goûter à la richesse de ce patrimoine resté intéressant malgré les déprédations, il faut savoir fermer les yeux sur l'inévitable, et ne les ouvrir que sur ce qu'il reste de beau, notamment ces petites rues et ces dernières arcades toujours en fonction. Et puis il faut enfin apprécier qu'aujourd'hui la maison d'Arlequino soit enfin ouverte au public, tandis qu'elle fut longtemps fermée pendant la longue période de sa restauration où, à chaque fois que l'on passait, elle ne pouvait se visiter.

Au sous sol-sol l'estaminet où il se rendrait bientôt. Au premier étage l'espace dévolu à Arlequino. Et plus haut, des salles encore en restauration et que l'on ne visite pas. Les fenêtres sont de style vénitien, cité qui resplendit encore au milieu de ces montagnes où son influence fut longtemps prioritaire. On partait de Venise et ensuite l'on remontait les vallées pour transporter tout ce que l'on fabriquait et vendait à l'époque, du sel, des étoffes, des épices, des objets manufacturés, du verre de Murano, du vin peut-être, bref, un fourbi pas possible. Et le tout charrié, on l'a vu, par des cohortes de muletiers qui s'arrêtaient précisément pour reprendre haleine à Oneta, ou plus loin, même type de village, à Cornello dei Tasso.

La maison d'Arlequino. On ne sait trop si le mythe tient de la légende plutôt que de l'histoire. Ce que l'on découvre par contre, prouvé par les fresques que l'on découvrira tantôt, c'est qu'elle était possédée autrefois par une riche famille de notables qui plaçaient leurs blasons un peu partout, témoignant de leur force et de leur indéfectible présence. Mais si ceux-ci étaient en apparence eux aussi perdus au cœur de ces montagnes, ce n'était d'aucune manière pour jouir d'une retraite paisible et heureuse à l'abri du tracas des villes, mais bien plutôt pour participer à cet incroyable commerce qui savait enrichir les hommes. Car l'on peut supposer que l'on faisait payer ses services et puis aussi peut-être taxer tous ces gens qui passent avec leurs marchandises. On s'était donc mis à la place exacte où l'on peut constituer sa fortune. Et en plus, on n'était pas qu'ici, c'est certain, mais à Bergame, ville distante d'une bonne vingtaine de kilomètres, ou même tout là-bas, à Venise. Les trajets étaient ainsi incessants, la

vie humaine bouillonnait de partout, tandis que maintenant elle se résumait à ces promeneurs qui passent et contemplent les derniers restes d'un glorieux passé.

Devant la belle maison, restaurée avec soin, une estrade sur laquelle s'exerçaient des acteurs qui gesticulaient tout en déclamant des propos que dans la vie réelle l'on ne tient guère, théâtraux et hors du cadre local.

La visite de la pièce principale, ce que l'on peut considérer comme un vrai musée, la présence d'Arlequino finalement résumée à bien peu de chose, offre de découvrir des fresques d'une grande beauté. Toutes ont été restaurées. Autrefois la famille devait avoir été riche pour pouvoir s'offrir les services d'artistes consommés. Sujets religieux voisinent avec des scènes chevaleresques. Et partout les blasons des membres de la famille, qui tenaient à marquer leur importance et leur grandeur.

La gardienne, ancienne institutrice, donne toutes les explications nécessaires. Elle connaît son sujet sur le bout des doigts. Ces fresques sont de toute beauté.

Boire ensuite un café dans l'auberge sous-jacente, réutilisation des anciennes caves voûtées, ne sera pas de trop, et même si la contenance de la tasse n'excède pas celle d'un dé à coudre ! La patronne est familière, qui s'attable à votre table pour discourir, bien entendu, des difficultés économiques que connaît la classe moyenne italienne. Celle-ci est saignée jusqu'à l'os. Vous gagnez deux sous, dit-elle, les taxes vous les mangent aussitôt. C'est qu'il faut non seulement amortir la dette immense du pays, mais aussi enrichir les financiers qui la détiennent.

Que cela ne nous empêche pas de savourer notre café, de jeter un œil à la fille de la patronne, petite personne encore aux études, en cette période d'été en pleines vacances, et qui ne redoute qu'une chose : quitter la maison et sa maman, frileuse d'aller découvrir le vaste monde à la suite d'échanges entre étudiants de pays différents.

Des clients étaient attablés sous les anciennes arcades, dans l'ombre d'une rue étroite. Ils jouaient aux cartes. Ils parlaient haut et fort. Ils égrenaient leur répertoire d'où les difficultés économiques n'étaient pas absentes. On désespérait de pouvoir repartir d'un bon pied bientôt.

Mais il était temps de remonter à Cornello dei Tasso, il était temps de retrouver ce petit chemin, ces belles rivières ainsi que le grand bruit du Brembo qui l'avait accompagné tout au long de son voyage, et même ici, d'où ce grondement incessant est pleinement perceptible où que vous soyez dans le village.



De petits ponts permettent de franchir de multiples ruisseaux, véritables torrents en ces jours de grandes pluies.



Que d'eau, que d'eau, aurait dit Noé !



Une jolie chapelle signale la moitié du parcours.



Ancienne maison « restructurée ». Si elle a acquis une beauté « moderne » vraiment éclatante, elle n'a pas gardé grand-chose de son aspect d'autrefois. Du ripoliné à l'excès, ainsi que l'aiment les Milanais en particulier. Par contre si la maison est neuve et ne doit rien au passé, alors reconnaissons là la qualité de l'œuvre.



Arlequino se signale à tous les coins de rue. Son origine, reste mystérieuse.



Rue principale d'Oneta.



Sur le parvis de l'église. Les restes d'anciennes fresques témoignent d'une décoration ancienne remarquable.



La Casa d'Arlequino. Une troupe théâtrale répète.



L'une des fresques de la salle d'apparat.

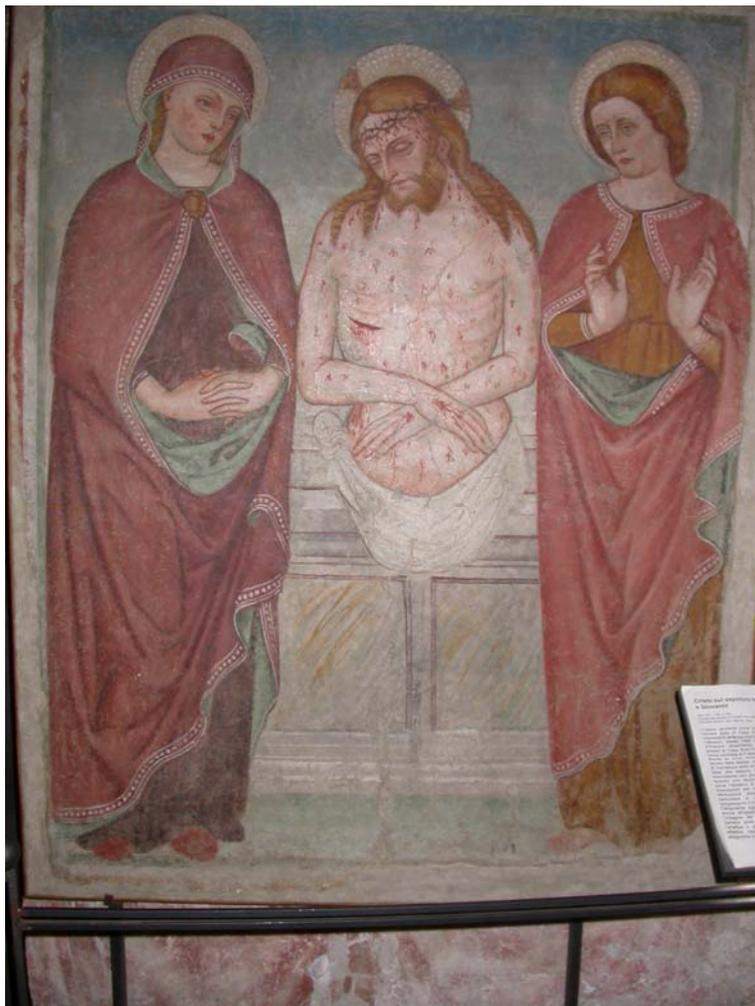




La fresque principale, tournoi du moyen-âge, est une composition remarquable peinte avec brio.



Les restaurateurs ont trouvé là, dans cette maison exceptionnelle, un travail à la hauteur de leurs talents. Les fresques ont presque toutes été décollées des murs trop humides pour figurer désormais sur des panneaux.





Au restaurant du sous-sol vous pourrez déguster un café capable de vous réveiller un mort !



On joue aux cartes devant l'auberge.



Dernier regard sur un ensemble architectural remarquable.